

Les mois de Tim

29/03/2009 – 19/09/2009

Il était une fois, un empereur assis sur un carré d'or, qui chaque jour attendait son heure pour vaincre toutes ses peurs. Dans la main droite un sceptre l'aidait à fixer son passé et sa main gauche glissée dans la ceinture, il patientait. Il puisait sa force, croyait-il, dans la stabilité de son empire où rien, jamais, ne venait le troubler. Mais l'or de ce carré, aussi stable qu'il fut, ne l'aidait apparemment plus à apaiser ses anxiétés.

Un jour, adossé à son trône, le regard perdu vers l'infini comme de coutume, il prit la décision de se mettre en mouvement. Devant lui était la vie, la quête devait commencer et bien que la peur de se perdre le rivât à son trône, il décida de se lever. Il convoqua ses conseillers en une réunion extraordinaire; un lundi comme l'un dit - car si c'était un jeudi cela ne serait plus pour lui. Ils étaient ses plus fidèles compagnons, au nombre de trois, ils s'appelaient : Sairon, Odevir et Mérons.

Mérons entra en premier dans la salle du Trône, suivit d'Odevir et, traînant un peu la patte, arriva Sairon. « Que nous veux-tu, cher Empereur ? » clama Mérons d'une voix puissante et assurée.

« Cela fait bien vingt ans que le sceau de l'extraordinaire n'a été apposé à l'une de tes convocations » ajouta Odevir d'un ton sarcastique. Sairon se contenta pour sa part, d'examiner son maître. L'Empereur de son puissant regard les fixa un à un et dit : « Moi, l'Empereur, je décrète aujourd'hui mon départ pour de nouvelles contrées ».

Odevir fut le premier à objecter : « Mais Empereur, comment peux-tu prendre une décision aussi arbitraire ? Oublies-tu tes obligations ? ». Mérons, lui, s'emporta : « il est inadmissible qu'un empereur de ton importance, ne sache mesurer les conséquences de son départ ! N'as-tu pas réfléchi à ce qui fait ton empire ? Que se passera-t-il si l'or n'est pas gardé ? Que fera ton peuple sans l'axe de sa pensée, par toi représenté ? ».

L'Empereur ne sembla nullement affecté par cette diatribe et, se retournant vers Sairon, dit : « et toi Sairon, qu'en penses-tu ? ». « Cher Empereur, je suis Sairon ton dévoué serviteur, à ta naissance les sages m'ont fait l'honneur de consacrer ma vie à te suivre. Aujourd'hui, ton choix est de nous quitter en laissant à Odevir, Mérons et moi-même la charge de ton empire. Que puis-je préconiser, ô mon Empereur, sinon de te lever et de marcher, sur ce chemin qui est ta destinée ? ». Ainsi parla Sairon.

Alors, l'Empereur se redressa sur son siège, frappa le sol en damier de son sceptre imposant, et dit : « Moi, Empereur de Frégos, délègue pendant mon absence la gestion de mes deniers à Mérons, la gouvernance de mon peuple à Sairon et la responsabilité du bon suivi des lois à Odevir ». Et il reprit sa place sur le trône carré, fixant de nouveau l'horizon en s'enfermant dans ce silence qui le personnifiait. Ses conseillers levèrent donc la séance, car l'Empereur ayant parlé, plus rien ne pouvait être ajouté.

A l'aube d'un grand jour, de six à sept, comme l'avait suggéré le mage de la Cour, l'Empereur quitta son carré d'or et rejoignit un chariot attelé à deux chevaux d'apparence docile. Les palefreniers avaient pris soin durant la nuit de les préparer à un long voyage, dont nul ne savait l'échéance. L'Empereur, au grand dam de ses conseillers, avait décidé de voyager seul ; car la conquête de ses peurs ne pouvait se faire accompagnée, avait-il expliqué. Le chariot s'ébranla commandé par son esprit, en effet, celui-ci n'avait nul besoin de rênes pour guider son attelage. Cependant, n'ayant pas manié un tel véhicule depuis de nombreuses années, il eut quelque mal à régler ses pensées et les chevaux commencèrent à tirer à hue et à dia, déstabilisant l'équipage.

Il se reprit et concentra son attention, se rappelant les conseils que lui prodiguait son vieux maître Harot, lorsque, jeune novice, il s'exerçait devant sa table d'étude. Les chevaux suivirent alors la demande limpide et engagèrent paisiblement leurs sabots sur la route.

Les paysages que traversait Timéo, car tel était le nom de notre empereur, étaient faits de vallons, de sources, de sous-bois mousseux et de petits villages, où les maisons à colombages, se serraient autour d'un clocher élancé. Il n'avait, se rendait-il compte, tout bonnement jamais parcouru son empire. Il en connaissait les limites certes, mais qu'y avait-il au-delà ? Cette question le poursuivait depuis des jours, l'accompagnant malgré lui le long du chemin. Un soir, les roues du chariot s'immobilisèrent, lui permettant ainsi qu'aux chevaux de se reposer.

L'Empereur se restaura de mets fins et pour dessert trempa les doigts dans de la confiture de fraise ; un moment délicieux qu'il s'autorisait de temps à autre. Ensuite, il bouchonna ses chevaux et leur souhaitant bonne nuit, s'allongea dans le doux lit qu'une racine d'arbre lui fit. Le lendemain, il se leva tôt, car il aimait chaque matin, se dégourdir les jambes et l'esprit en une longue marche. Aux abords d'une forêt de pins, il se retrouva devant un carrefour où les routes se séparaient en quatre, sans qu'aucune indication ne vienne troubler cette paisible croisée.

« Hum ! Que faire ? » se-dit Timéo. « D'un côté ma peur crie au plus profond de rebrousser chemin mais d'un autre, ne suis-je pas parti pour découvrir le monde ? », « Sans doute devrais-je aller chercher mon attelage avant de continuer la route ». Il en était là de ses réflexions lorsque quelque chose, sur le sentier à sa gauche, attira son attention. Il s'engagea donc sur celui-ci et après quelques pas, se baissa pour ramasser un joli caillou qui s'avéra être, un lapis-lazuli. Perplexe devant cette découverte et ne sachant trop quoi en faire, il était là à hésiter lorsque un rugissement se fit entendre... Ce bruit le saisit, et sous le choc, il plaça machinalement la pierre dans sa poche.

« Brr ! Ca fait froid dans le dos. Mais que se passe-t-il à l'intérieur de ce bois ? » Eh oui ! Timéo bien que n'étant pas des plus téméraires, n'en restait pas moins curieux. Il s'enfonça dans le feuillage, et comme il progressait dans la futaie, les ronces commencèrent à agripper ses chausses déchirant par endroit son bel habit. En outre, l'enchevêtrement des arbres et des lianes rendait d'autant plus pénible la traversée, si ce n'avait été que sa curiosité, il aurait déjà rebroussé chemin.

Au prix de mille efforts, il arriva finalement au bord d'une clairière, dans laquelle se trouvaient une jeune fille et un lion. Il s'arrêta derrière un arbre pour observer, ce que les bosquets lui avaient caché jusqu'à présent. La belle demoiselle portait un chapeau étrange et Timéo, qui avait suivi assidûment ses cours de mathématiques, cru reconnaître dans sa forme un analemme. « Pourquoi cette fille porterait-elle comme couvre-chef un analemme ? » s'interrogea-t-il. Elle se tenait debout, vêtue d'une longue cape retenue par un simple cordon autour de son cou. Contre sa jolie robe bleue, un lion appuyait sa tête et son pelage doré luisait sous le soleil. Ce couple étrange semblait des plus tranquilles, abandonné à son jeu. Timéo comprit bien vite que la demoiselle n'avait aucune peur du lion et que celui-ci, tout en lui mordillant les doigts, ronronnait de plaisir.

Il ne comprenait plus rien. Comment une fille aussi frêle, pouvait-elle maîtriser un lion aussi puissant ? N'y tenant plus, il s'approcha et tenta d'entrer en contact avec elle. La seule chose qu'il trouva à dire fut : « bonjour ». Tout Empereur qu'il était, Timéo manquait d'assurance pour aborder les autres.

Cette entrée en matière ne sembla aucunement intéresser la jolie dompteuse, qui continua à cajoler son lion et à s'amuser de son impétuosité. Le temps s'écoula et Timéo commença à sentir la moutarde lui monter au nez. Jamais de sa vie, il n'avait ressenti à son égard autant d'indifférence. Il cria « Je suis Empereur de Frégos ! Je te somme de me regarder quand je te parle ».

Aussitôt qu'il eut fini, le lion émit un rugissement terrible, qui lui glaça le sang. L'animal se mit à remuer dans tous les sens, battant les cuisses de la jeune femme de sa queue puissante. Timéo ne savait que faire pour calmer la bête. De son côté, la jeune fille resta impassible, saisit le lion par la gueule et gentiment lui chuchota de se calmer, ce qu'il fit, en lui léchant les doigts.

« Je sais qui tu es, je sais d'où tu viens, je sais que tu n'aimes pas les chats ». L'Empereur resta pantois et d'une voix incertaine répondit : « je te fais arrêter sur le champ, si tu ne m'informes pas du nom de ton espion ». Elle lui répondit : « Pauvre Empereur, ne vois-tu pas que tu es comme ce lion, sans savane, ton empire est bien loin derrière toi désormais ».

L'Empereur répliqua d'un ton dédaigneux « J'ai de l'or sur lequel m'asseoir le matin, je suis protégé, je..je.. ». Il était à court d'argument ; étouffé par l'angoisse il se tut.

La femme au chapeau de libellule le regarda enfin et lui répondit : « Tu es Timéo, l'Empereur sans empire, je suis Constance et je vais t'aider à avancer ». Sur ce, elle lâcha son lion qui se précipita sur lui et le dévora. Il ne mourut pas pour autant, car le lion ayant cumulé d'autres nourritures, le conserva dans son ventre. Tout abasourdi, il ne réalisa pas tout de suite ce qui venait de lui arriver et s'évanouit.

Le deuxième jour, il comprit où il se trouvait. Il commença à taper sur les parois de cette prison improbable, en criant de toutes ses forces, qu'il était inadmissible que lui, Empereur de Frégos, soit ainsi fait prisonnier et qu'il allait en référer au grand conseil du contribuable d'honneur. En fin de journée, il dut se résigner à s'asseoir pour méditer son infortune.

Le troisième jour, il passa par une phase de grande amertume et de regrets. Comment avait-il pu se laisser piéger aussi bêtement ? Pourquoi en définitive n'était-il pas resté dans son empire, à vivre une existence paisible au milieu de ses sujets ? Sujets qui ne le contredisaient qu'une fois par an, lors de la fête de la *Contestation*, « largesse de ma part d'ailleurs que cette fête », rumina-t-il. Mais quel idiot je fais, d'être parti loin de ma vie stable, où le souci principal, était de m'assurer que l'or soit bien là ! Tout ça pourquoi ? Me retrouver aujourd'hui transporté dans la panse d'un lion.

C'est à l'apparition du quatrième jour, qu'il remarqua sa faim et commença à s'inquiéter de sa pitance. Malheureusement, il fut bien difficile pour lui de trouver dans l'estomac d'un lion, de quoi nourrir un empereur. Il se mit alors à rêver à tous les bons plats de son enfance et au plaisir de chiper dans les cuisines du palais, les morceaux de fraise des confitures, que préparaient de larges servantes à la gouaille chantante et au bras vigoureux.

Cela l'amena à se souvenir des chamailleries qui étaient courantes entre ses frères et lui, surtout lorsque leur mère, la grande Adalgise, prenait sa défense pour le protéger affectueusement, lui évitant ainsi tout conflit. Il se mit alors à se lamenter, car il était évident aujourd'hui, que personne ne se préoccuperait de son sort.

Au cinquième jour, il se ressaisit. « Ce n'est pas possible, je ne peux pas rester ainsi, il faut que je trouve un moyen de me sortir de là ». Les idées les plus irréalistes traversèrent son esprit, comme chatouiller l'estomac du lion pour que de rire, il le recrache. Ou encore monter, grâce aux lacets de ses bottes, jusqu'à la gorge pour souffler très fort, afin que dans un éternuement l'animal l'expulse. Ce fut peine perdue ; au terme de la journée, il convint de l'inutilité de ses efforts.

Quand le sixième jour il se réveilla d'une nuit agitée, la mort au ventre et les yeux cernés de tourments, il cria son désespoir. C'était injuste : lui l'Empereur au grand cœur, qui n'avait jamais tenté aucun diable, qui suivait besogneusement toutes les règles établies, comment pouvait-il en être réduit aujourd'hui à mourir comme un ver ?

La pensée n'étant pas une armée, force lui fut de constater que la situation ne se débloquerait pas pour autant. « Que puis-je faire devant l'évidence d'une mort certaine ? » Les épaules rentrées et le cœur gros, il s'assit sur sa veste, d'où il entendit échapper un cliquetis. A bout de forces, désabusé et ne voyant plus rien, il ne prit pas la peine de vérifier ce que cela pouvait être.

C'est au crépuscule du septième jour, qu'il décida de tenter à nouveau l'aventure du grand sommeil. Quelques années auparavant, suite à un grand découragement, il avait décidé de se couper pendant quelques mois des réalités de ce monde.

Il savait cette fuite périlleuse, mais à sa connaissance, le seul remède au malaise d'une situation sans issue. Il se coucha donc sur le côté et décida de laisser entrer le vide dans sa tête pour que son cerveau ne perçoive plus la réalité.

Instantanément, apparut dans la cavité, Sairon nimbé de bleu. « Que fais-tu Empereur ? », Timéo lui sourit tout en fermant les yeux. « Empereur, lèves toi ! Ce n'est pas à toi de choisir ton heure », Timéo exténué, lui répondit d'une voix faible : « laisse moi Sairon, je suis fatigué de me battre ».

« Te battre ? Mais jusqu'à présent tu n'as rien fait de tel. Il te reste tout à découvrir. Debout maintenant ! » Timéo savait que Sairon ne plaisantait pas en lui intimant l'ordre de se lever. S'il persistait à ne pas le faire, son guide utiliserait la méthode forte.

Il roula donc sur le côté, pour péniblement s'asseoir, dérouler ses jambes et se lever. Il faisait maintenant face à Sairon qui le dévisageait avec un air grave. « Ne remarques-tu pas Empereur, cette pierre à tes pieds ? » Timéo se pencha et pris dans ses mains la petite pierre bleue qu'un jour, il avait trouvé et oublié.

Il se tourna vers Sairon et demanda : « que dois-je en faire ? », Sairon dont l'image s'estompait peu à peu lui répondit : « toi seul sais » et Timéo se retrouva dans l'obscurité tournant et retournant la pierre entre ses doigts. Finalement, il dit tout haut : « Pierre, je comprends maintenant que tu es ma meilleure amie, aide-moi je t'en prie, à trouver la sortie »

Ces paroles eurent l'effet d'une formule magique. Il se retrouva à l'extérieur sous un ciel sans étoiles, où seule la lune, baignait de son halo laiteux la campagne alentour. Complètement désespéré et sans repères, Timéo sentit l'angoisse le submerger. Il avait toujours redouté la nuit, surtout lorsque celle-ci prenait comme complice la lune. C'était d'ordinaire, le rendez-vous que ses vieux démons aimaient à se donner, pour venir le hanter.

Malgré cela, Timéo, trop heureux de découvrir qu'il était libre, se hâta de s'éloigner de cet endroit lugubre. Après plusieurs jours de marche, il se rendit à l'évidence, la nuit persistait sans que jamais, la lune ne laisse place à son époux le soleil. Il prit, soudainement, conscience que le monde était plongé dans l'obscurité et qu'aucun bruit ne se faisait entendre, une torpeur générale était installée, chaque chose semblait figée.

Il essaya de taper dans ses mains pour animer sa solitude, mais aucun son ne se produisit. Ses pas étaient comme amortis. De panique, il voulut courir, étrangement tout se faisait au ralenti. Il cria : « Au secours ! » mais si son esprit entendait bien cet appel, ses lèvres, elles, ne formaient aucune syllabe. Il décida malgré tout de continuer sa route coûte que coûte, quand bien même, celle-ci paraissait effrayante.

La lune le suivait de son œil morne et les jours passant, la solitude s'était installée. Timéo choisit de considérer cet astre, comme une fidèle compagne, silencieuse certes, mais présente. Elle était ce qu'il était, il ne vivait que par elle et elle, puisait en lui son existence. De chemins en sentiers, elle l'amena un jour au bord d'un étang, dont l'eau appelait les profondeurs. Il s'aida de la clarté de celle-ci, pour utiliser le miroir naturel du lac et vit, un être barbu et sombre dont le regard éteint, aggravait le corps amaigri par l'errance. Sa tunique autrefois si bien coupée et élégante, était désormais un haillon troué et taché.

« Combien cela me coûte d'être parti de mon Empire. Me voilà aujourd'hui, plus démuné que le plus détestable de mes sujets ». « Et mon palais... » gémit-il, « reverrai-je un jour, les Fleurs de Lys de mon blason, fierté de ma maison ? », « aurais-je à nouveau, le plaisir de contempler, à l'ombre du cyprès, la mandarine de mon arbre préféré ? ». Assis sur le rivage, il se mit à pleurer abondamment et ses larmes après avoir roulé de ses joues, allaient finir leur course dans l'eau. Il ne réprima plus sa peine et sanglota comme un petit garçon, le visage caché dans ses mains.

A ce moment précis, il aurait vraiment apprécié avoir à ses côtés, une âme sœur, sachant prendre en charge la suite du voyage.

Lorsque son corps ne fut plus secoué de spasmes et que ses yeux n'eurent plus de larmes à offrir, il se releva. Il aperçut alors, dans les eaux sombres, le reflet de sa compagne de fortune. En y regardant de plus près, il se prit à imaginer qu'elle était un crustacé. En effet, l'eau déformant le pourtour de sa rondeur, l'allongeait en une écrevisse spectaculaire. Il se mit à sourire car enfant, il avait toujours été amusé par l'allure de ces animaux. C'est à reculons qu'ils marchaient. De les avoir tant observés il avait, par mimétisme, adopté leur démarche. Ainsi, la plupart du temps il agissait comme eux. Cela lui avait valu de la part de Sairon, le doux sobriquet de « Tarditas ». Que ce brave Sairon pouvait l'agacer parfois !

D'ailleurs où était-il ? Pourquoi n'intervenait-il pas ? La situation actuelle n'était-elle pas des plus critiques ? Il se mit alors à fouiller ses poches en quête de la Pierre, mais avec effroi, il réalisa que la poche droite de son habit était dé cousue. Elle s'était donc échappée une nouvelle fois, choisissant de suivre son propre chemin, sans être entravée dans le fond d'une poche. Quand il releva la tête, il fut saisi de stupeur. Devant lui, une femme à la peau diaphane, les jambes lacées de cuir, le tenait en joue de son arc bandé, une flèche d'argent visant le cœur. Se remémorant la cuisante rencontre avec celle, dont il avait à peine entendu le nom avant d'être dévoré, il préféra se taire.

Elle avait des yeux de biche qui formaient deux tâches fauves sur son teint livide. Ses cheveux retenus en chignon, retombaient par endroit, là où la barrette de nacre n'avait pu les emprisonner. Sa courte tunique laissait jaillir un corps musclé, dont l'effort soulignait la souplesse. Elle était belle et gracieuse, ainsi concentrée sur la proie qu'elle venait de capturer. Il sentit monter en lui la chaleur du désir, quand pour toute évidence, c'est la mort qu'on lui promettait. Ils restèrent ainsi à se dévisager de longues secondes, Timéo ne redoutant plus pour la première fois de sa vie, l'issue que pouvait prendre ce genre de menace.

Brusquement, elle disparut aussi vite qu'elle était apparue. La jeune Atalante venait de s'évanouir comme un mirage. « Palsembleu ! Je vais devenir complètement fou, si je reste plus longtemps en cet endroit » s'écria-t-il. Le lieu était en effet imprégné de mystère et la brume, épousant par endroit les formes du paysage, lui donnait une gravité toute solennelle.

Alors qu'il s'apprêtait à partir, il sentit la caresse du vent dans ses cheveux et cela lui redonna du baume au cœur. Mais, dans cette torpeur générale, il ne pouvait y avoir de vent. Il réalisa subitement qu'il s'agissait sans doute du frôlement d'ombres glissant au-dessus de lui.

Il se figea, son sang ne fit qu'un tour, car il pressentait qu'il était tout bonnement entouré d'âmes en quête d'éternité. Que faisait-il au milieu de ces âmes ? Était-il lui-même en attente de passage ? Il remarqua alors, se découpant dans le paysage, deux tours crénelées. Devant elles, étaient postés deux chiens-loups, qui se disputaient leur subsistance. Ils tiraient la langue pour laper des gouttes de pluie multicolores, que la lune semblait vouloir aspirer.

Timéo cligna des yeux, tentant par ce moyen de recouvrer ses esprits. Il chercha autour de lui un repère pour revenir à la réalité. Mais l'univers, dans lequel il vivait depuis de longues semaines, était si fantasque, qu'il avait du mal à faire la part des choses entre réel et irréel.

Il décida cependant, d'avancer vers les tours, car elles lui semblaient être l'élément le plus fiable. Quand il approcha de celles-ci, il vit que des êtres sans consistance se pressaient, en une ronde tourbillonnante, les uns contre les autres. A leur passage entre les édifices, les canidés s'abreuyaient de leur substance, ne leur laissant aucune chance de traverser.

Timéo estomaqué, arrêta très vite son pas, car les tours n'étaient finalement qu'un leurre pour attirer des âmes en perdition. « L'heure est grave ! La situation demande réflexion » pensa Timéo.

Il concentra son attention sur cette nouvelle difficulté et calcula toutes les possibilités. Trop engagé au-delà de l'étang, il ne lui restait plus qu'à affronter le problème. Il rassembla donc ses dernières forces et, déterminé, avança vers les deux molosses. « Après tout, contrairement aux apparences, je ne suis pas mort. Je sais que je suis vivant et c'est donc en vivant, que je vais franchir cet obstacle », se dit-il en se donnant une contenance.

Vint le moment où il se retrouva entre les deux chiens-loups, mais cela ne provoqua aucune réaction de leur part. Ils continuèrent à tendre le cou, sans prêter garde à Timéo, qui profita de l'aubaine, pour filer aussi vite que lui permettait la lenteur ambiante.

Lorsqu'il passa entre les tours, il scruta le ciel et constata que les lourds nuages gris, commençaient à s'étirer, telles de longues mailles d'un filet distendu. Il respira profondément, laissant derrière lui cet affreux cauchemar. Il marcha quelques heures avant de trouver sur son chemin, une charmante fontaine, dont le gazouillis enchanta ses oreilles. Il se désaltéra de son eau cristalline et vit qu'à ses pieds, de petites clochettes blanches se balançaient gracieusement au bout de solides tiges vertes.

« Eh bien ! Tout semble reprendre vie » s'exclama-t-il. Effectivement, les rayons du soleil perçaient timidement la nuée et le voile de ténèbres s'élevait peu à peu. Il continua son chemin d'un pied plus léger et lorsqu'il parvint au sommet d'une colline, il remarqua en contre bas, un village. Il décida de s'y rendre afin de trouver à manger et surtout un peu de chaleur humaine car elle lui faisait cruellement défaut depuis tout ce temps.

De descendre la route en lacets, les oiseaux volant au-dessus de sa tête et les fleurs tapissant de jolies couleurs vives les prés, il se mit à siffloter. C'est tout heureux, qu'il arriva dans la rue principale de la bourgade. Des gens à ton respectable, vaquaient à leurs activités, comme si rien ne se fut passé. Personne ne lui prêta attention, il continua son chemin et tourna dans une venelle étroite, qui l'amena dans une cour, où balançait à l'entrée d'une maison, l'enseigne d'une auberge.

Comptant sur la générosité de son hôte, il se décida à entrer. Il lui offrirait, sans doute, un peu de pain et éventuellement un pichet de vin. Mais à peine avait-il franchi le seuil, que l'aubergiste se rua sur lui en criant : « sors de chez moi le pouilleux ! Tu vas me faire fuir la clientèle. » Timéo tenta de lui expliquer qu'il ne souhaitait que l'aumône d'un bout de pain. Le tenancier ne l'entendit pas de cette oreille et ordonna à son chien d'attaquer. Timéo dut s'enfuir à toutes jambes, l'animal cherchant déjà à le mordre à la culotte.

Lorsqu'il fut à l'extérieur, il manqua dans sa course, bousculer l'auge des cochons qui s'éparpillèrent en affreux grognements. Le chien était toujours à ses basques, les babines hargneusement retroussées. Il chercha autour de lui de l'aide, mais à chaque fois, on l'évitait ou on le repoussait en lui jetant à la figure « va-t-en le gueux ». Il ne comprenait pas ! Comment pouvait-on traiter ainsi, un pauvre affamé ayant vécu les pires moments de sa vie. N'y avait-il donc personne pour le reconnaître ? Si respectable lorsqu'il était assis sur son trône d'or, comment avait-on pu l'oublier ?

Au coin de la rue, essoufflé, il jeta un œil à l'auberge derrière lui. Le chien était retourné sur le perron de l'hostellerie, abandonnant l'idée de le poursuivre. Il décida de quitter au plus vite, ce village si peu accueillant. Alors qu'il approchait de la sortie du hameau, il entendit le son de trompettes sur lequel avançait au pas cadencé, une garnison de soldats sans armures. Ils l'encerclèrent et après l'avoir durement ligoté, le traînèrent de force au milieu d'un champ. Au milieu de celui-ci, assise sur un trône imposant, une femme vêtue de la robe du juge, l'attendait.

Si cette phrase : « mais que me voulez-vous ? » Timéo l'avait répétée telle une rengaine aux soldats, il ne manqua pas de la faire partager de nouveau à la juge devant lui. Impavide, elle continua à le toiser de son air sévère, sans qu'aucune parole ne sorte de ses lèvres pincées. Peu à peu, une foule se forma autour d'eux et il entendit s'élever de celle-ci, toute sorte d'avis sur son triste sort. Il s'aventura à demander la raison d'une telle arrestation : « quel crime aurais-je donc commis, pour me voir traduit ainsi en justice ? ». A cela, aucune réponse ne lui fut fournie.

Il se prit alors à considérer l'étrange tribunal qui entourait la juge. A sa gauche, il y avait une femme, aux yeux globuleux, dont le haut du corps était terminé par huit bras. « Euh ! », songea Timeo, cela me rappelle un poulpe - il les affectionnait en escabèche. – Cependant, l'heure n'était pas encore celle de manger, et sans aucun doute, plutôt celle de sauver sa peau. A côté de Madame l'Octopus, se tenaient des frères siamois, dont le pourpoint portait tissé, sur le devant, les lettres « S.H.E.L.L. », ils sifflaient par intermitance la note mi. A la droite du magistrat, un homme au regard placide faisait tourner un trousseau de clés qui, à tout moment, pouvait échapper à sa dextérité et tomber. Et enfin, le plus jeune des jurés, avait devant lui des éprouvettes de toutes tailles, entourées de flacons polychromes, contenant sans doute, des liquides nécessaires à ses expériences.

Une idée traversa l'esprit de Timéo, il serait peut-être demandé à ce jeune biologiste, de lui faire des prélèvements sanguins. Oui, ceci afin que soit confirmé, par expériences chimiques, qu'il était bien de sang bleu. Il en trembla d'avance ; il avait toujours eu une peur exaltée des blouses blanches. De surcroît, les médecins de son empire n'intervenant que pour les urgences, il n'était jamais de bon augure de les voir accourir à son chevet.

Il soupira d'exaspération, ce qui eu pour effet de déclencher chez la juge, une réaction inattendue. « Que l'on apporte ma balance ! » dit-elle. Un petit être claudiquant, dont une écharpe terminée par un nœud coulissant cachait le cou, approcha de la froide Thémis. Il tenait par le fléau une balance en or dont elle s'empara tout regardant les membres du jury. Elle prit de sa poche une pincée de poudre, qu'elle versa dans le plateau de droite et une autre dans le plateau de gauche.

L'assemblée retenait son souffle, attendant le verdict que l'imposante femme allait rendre. Le temps était suspendu, seuls les plateaux de la balance oscillaient, ne trouvant pas l'équilibre. Timéo se rendit compte que de son genou gauche, la justice trichait un peu pour que les deux plateaux soient alignés. Il allait contester, lorsque la sentence fut prononcée : « Tu es condamné aux ciseaux ! » dit-elle d'une voix tranchante.

Il resta éberlué. « Mais pourquoi des ciseaux ? » balbutia-t-il. Il implora de toutes ses forces Sairon, pour qu'il l'intervienne et le libère de cette situation grotesque. Mais rien ne se passa et il réalisa qu'il serait seul pour affronter ce châtement tout personnel.

Brusquement, sur un geste de la juge, deux gardes s'approchèrent de lui et le forcèrent à s'agenouiller. Il ne savait pas ce qui l'attendait et il sentit une grande angoisse envahir son corps, ce qui eut pour effet, de vider celui-ci de toute énergie. Une femme se détacha de la foule, entièrement drapée de velours noir, le visage voilé, où seule une fente laissait deviner, des yeux verts pénétrants. Elle tenait dans ses longs doigts fins, une paire de ciseaux aiguisés, qui étincela au soleil.

Qu'allait-elle lui faire ? L'égorger comme un animal de sacrifice ? Timéo hurla de terreur. Un « oh ! » général s'éleva de l'assistance, les spectateurs du procès s'indignant qu'il ose, ainsi, défier la maîtresse des hautes œuvres, bras droit de leur juge.

Elle lui attrapa les cheveux, qu'il portait longs désormais, et commença à les couper sans ménagement. Pour Timéo, cet affront fut insupportable, il s'affaissa d'un seul coup. En effet, de toute sa vie d'Empereur, la seule personne à qui il avait autorisé cet acte, était Adalgise sa mère bien aimée. Quand le sacrifice capillaire fut achevé, les gardes lui ordonnèrent de se relever et la juge d'un ton sentencieux dit : « qu'il soit relâché ! ».

Les gardes emmenèrent alors Timéo hors des champs et après une bonne heure de marche, le délivrèrent de tous liens. Ils le laissèrent, seul et pantelant, sur une route poussiéreuse et déserte et s'en retournèrent d'un pas régulier et droit. Timéo, épuisé, s'adossa à un arbre de la centaine qui composait le bord de la route. Quand il reprit ses esprits, il s'aperçut que de cette détention, on ne lui avait rien laissé, à part ses oripeaux, des cheveux courts et la vie.

Il reprit sa marche d'Empereur - malgré tout, cela le fit sourire - et décida de suivre cette route, car les arbres abritaient son pas. Il rencontra de temps en temps des charrettes de foin, sur lesquelles des paysans à grands chapeaux de paille, lui jetaient des regards furtifs. Il ne s'en formalisait plus, leur présence, sans trop qu'il sache pourquoi, le réconfortait. La route se poursuivait, il avançait à son rythme, avec pour seul souci, celui de satisfaire à ses besoins vitaux.

Les jours se suivaient, rythmés par quelques ondées. Il trouvait à se nourrir de baies et de fruits maraudés dans les vergers, qu'il accompagnait parfois d'œufs tout chauds, chapardés dans les poulaillers des fermes. Il profitait de faire de longues siestes les après-midis, préférant la nuit pour marcher. Il s'était en effet, accoutumé à la vie nocturne, son sommeil s'étant allégé avec les mois. Une nuit, dont la douceur égalait la beauté, il entendit à la lisière d'un bois, le son d'une flûte dont l'air apaisa son cœur.

De ci, de là, des jolies biches effarouchées sautillèrent à son approche. La forêt s'emplit de chuchotements et de rires étouffés. Les arbres, semblaient enlacer leurs branches, en une danse langoureuse. Après avoir suivi une myriade de lueurs reflétant par endroit, il se hasarda près d'une fontaine creusée à la sortie d'un tronc d'arbre. Il s'émerveilla de la beauté du lieu et pour se rafraîchir s'aspergea un peu le visage.

C'est le moment que choisit trois ondines, pour se glisser avec discrétion près de lui. Quand il se rendit compte de leur présence, il fut troublé par leur beauté saisissante. Habillées de longues toges blanches, les cheveux tressés en couronne piquée de petites fleurs bleues, elles étaient jeunes et naturellement souriantes. Mais Timéo faisant sien cet adage « chat échaudé craint l'eau froide », tourna rapidement les talons car il s'attendait au pire.

Il ne tarda pas à être rattrapé par les trois jeunes filles qui, de leur pas léger et aérien, semblaient voler jusqu'à lui. « Ne t'enfuis pas joli garçon tout mignon, nous ne te voulons aucun mal » dit de ses jolies lèvres roses, la plus jeune. Ses cheveux blonds faisaient un halo autour de son visage rond et elle rayonnait tel un soleil.

Malgré tout, Timéo répondit : « Vous m'excuserez mademoiselle, mais j'avoue être un peu épuisé, des chauds et froids de la gente féminine rencontrée jusqu'à présent » La deuxième naïade, une brune piquante, comme une épice, le pris par les épaules et susurra : « Laisse nous te prendre en charge ». Ce qui le décida à accepter, fut la nonchalance de la troisième dont les étoiles dans les yeux, éclairaient les grains de beauté de son joli visage de rousse.

Tranquillement, elles le guidèrent vers une cuve, taillée à même la roche, où l'on pouvait imaginer l'eau chaude et parfumée d'un bain. La charmante rouquine se chargea de le débarrasser de ses

pauvres habits et il entra dans l'eau, sans plus se préoccuper de rien. Elles commencèrent à entonner un chant dans une langue inconnue qui, lentement, le fit plonger dans une douce torpeur.

Il ferma les yeux et se laissa bercer par l'harmonie de leur voix ; leurs mains courraient sur son corps le lavant de sa longue route, de ses mésaventures et de ses peines. De temps en temps, de l'eau tiède et parfumée était versée sur sa tête, où on lui prodiguait un massage des plus expérimenté. Pour finir, il sentit que l'on taillait sa barbe, longue de n'avoir été entretenue depuis des mois. Il sombra définitivement dans un sommeil sans rêves.

La délicatesse d'une main fraîche, lui frôlant la joue, le réveilla. Lorsqu'il tourna la tête sur la droite, il aperçut assise prêt de lui, une femme, dont émanait une telle majesté, qu'il en resta bouche bée. Il prit le temps de l'observer ; elle portait une couronne ouvragée, que rappelait son collier, fait de triangles enchâssés les uns dans les autres. Ses cheveux lâchés, sans être coiffés formaient par endroit, des boucles indisciplinées. Elle n'était pas particulièrement belle, elle était simplement impérieuse. Elle portait une robe légère d'un bleu nuit, qui laissait augurer une poitrine généreuse et le rouge de son jupon, tranchait avec la délicatesse ambiante.

Timéo un peu gêné, préféra examiner la couche sur laquelle il était allongé. Elle était faite de feuillages divers, sur lesquels étaient disposés, de beaux tissus de brocards et d'organza, ainsi que de gros coussins moelleux. Les arbres tout autour du lit, portaient des guirlandes de fleurs mauves, qui exhalaient un parfum discret. Il était pour sa part, maintenant, vêtu d'un beau costume de lin clair qui rehaussait le teint de sa peau hâlée par les longues marches sous le soleil.

« Où suis-je ? » Parvint-il à bafouiller

« Hé ! » s'exclama la divinité devant lui : « Mesdemoiselles, apportez je vous prie, de quoi restaurer notre ami »

Les trois Grâces qui s'étaient précédemment occupées de lui, arrivèrent de nulle part, les bras chargés de mets qu'elles déposèrent auprès de Timéo. D'un signe de leur maîtresse, elles s'éclipèrent en un clin d'œil.

« Nourris toi mon ami, tu dois être affamé » invita-t-elle.

Effectivement, il mourrait littéralement de faim. Il ne se fit donc pas prier, pour goûter à toutes les bonnes choses disposées devant lui. Le plus extraordinaire, c'est que bien que plongé au plus profond des bois, les plats étaient principalement composés de poisson et de fruits de mer. Timéo était ravi, il adorait tout ce qui venait de la mer. Il se délecta aussi de liqueur d'ambrosie et pour dessert, goûta aux raisins juteux et grains de grenade qui remplissaient de fines coupelles d'argent.

Enfin, il s'abandonna dans les coussins, se sentant de plus en plus à son aise. Il se serait presque laisser aller, mais il se ravisa, ne sachant trop ce que lui voulait cette femme merveilleuse.

« Puis-je me permettre de vous demander votre nom ? » dit-il d'un ton détaché.

« Je m'appelle Danaé et je règne sur ce lieu enchanté ».

« Je suis pour ma part Empereur, je me prénomme Timéo » répond-t-il d'un ton suffisant.

Un silence s'installa peu à peu, qui les amena à s'observer mutuellement. Timéo rompit en premier le charme.

« Pourquoi, je vous prie, m'avoir attiré dans vos filets ? »

« Oh ! Quelle vilaine définition donnes-tu là, au tendre sortilège qui t'a mené jusqu'à moi » dit-elle d'un air dépité.

« Désolé, mais je tiens à vous dire, que je n'éprouve aucune attirance pour les succubes de votre genre »

« Ciel, c'est qu'il deviendrait insultant ! » murmura-t-elle gaiement pour elle-même.

Elle approcha alors timidement la main de son visage, qu'il esquiva en reculant.

« Pourquoi refuser la tendresse que je souhaite t'offrir ? » dit-elle le regard cette fois-ci légèrement voilé.

Timéo ne savait trop quoi répondre. Cette femme lui plaisait incontestablement, mais d'un autre côté, il souhaitait pouvoir retrouver l'or, le peuple, la position sociale qu'il occupait dans son empire.

« A vrai dire, vous me faites un peu peur » lâcha-t-il tout à trac.

Elle éclata d'un rire charmant et espiègle qui envahit la forêt. « Peur ? Je te fais peur ? »

« Oui » répondit-il penaud.

« Comment puis-je te faire peur ? »

« A vous regarder, je sens que vous dominez par l'esprit et je crains, que cela ne me plaise vraiment ». avança-t-il timidement.

Elle posa le regard sur lui. Il était beau. De cette beauté qui, au plus profond d'elle, la touchait. Elle s'amusa de ce mélange de fragilité, de sensibilité et d'arrogance, qu'il affichait. La timidité le rendait pontife, mais ses yeux, trahissaient une profonde affliction.

« Dis-moi, Timéo, que redoutes-tu le plus ? »

« Que vous me reteniez ici dans cet enchantement, car je veux retourner gouverner mon empire, où l'or est précieux et les bourgs joyeux ».

Elle ouvrit ses lèvres charnues en un large sourire et ses yeux pétillèrent d'une intelligence mal contenue. « Tu vas bientôt voir ton vœu exaucé, rassure toi. Auparavant, ne souhaites-tu pas changer ton esprit ? »

« Je ne crois pas, mon esprit est très bien comme il est ! » rétorqua-t-il.

Elle se leva soudainement pour lui prendre la main et dit : « Viens bel Empereur, que je dévoile quelle est ta richesse ». Et la nuit se tut.

Lové près d'un amandier, il fut cueilli par le matin naissant. Il ouvrit progressivement les yeux et à travers le feuillage, un rayon de soleil, lui fit cligner les yeux. Il avait le vague souvenir de quelque chose, mais ne parvenait pas à se rappeler ce qu'il en était exactement. C'était comme le pressentiment d'une rencontre importante, mais ne restait qu'une vague sensation. Il chassa loin de lui cette étrange impression, puis se releva et épousseta ses guenilles, ce qui confirma bien, que sa situation n'avait en rien changé.

Il reprit le chemin et le long de celui-ci, réalisa qu'il était peut-être temps pour lui, de trouver une activité pour se nourrir et se vêtir correctement. Il commença à réfléchir à la question et s'interrogea sur ce qu'il savait faire. Après tout, empereur ne demandait pas une grande qualification, seulement d'être bien né et de savoir respecter les règles qui étaient enseignées dès l'enfance.

« Qu'est-ce qui m'intéresse ? L'or ! Oui, cela compte énormément pour moi. Mais après tout, il ne fait qu'entrer dans les conventions de mon statut, sans ça, mon empire n'a pas lieu d'exister. Songea-t-il.

Hum ! Quoi d'autre ? Ah oui, j'aime bien effectuer des recherches. Elles n'aboutissent pas forcément, mais me permettent d'occuper intelligemment ma vie et puis, elles me donnent l'impression d'être utile.

Intéressant certes, mais ici, à quoi cela va-t-il me servir ? « Coquefredouille que je suis à la fin, je ne sais pas ! Même les décisions normalement, je n'ai pas à les prendre, mes conseillers sont préposés à ça ». Il en était là de ses réflexions, lorsqu'il fut violemment propulsé à terre et tomba sur son séant.

Lorsqu'il se releva, prêt à insulter le malotru qui l'avait poussé, il s'aperçut qu'il avait à faire à un bouffon. Celui-ci, d'un grand rire moqueur, lui assena une vérité bien placée : « homme de rien, homme trop bien, ôte-toi de mon chemin ». Timéo se releva prestement, prêt à cogner la tête de grelots devant lui.

« Pauvre fou ! Sais-tu à qui, tu as à faire ? » Siffla de rage Timéo.

« Pauvre fou ! Sais-tu, qui a quitté le savoir faire ? » Nargua le bouffon.

Timéo secoua la tête, de toute manière à quoi bon tenter de raisonner un fou. Le Fou, secoua à son tour la tête, ce qui eut pour effet de faire tintinnabuler les clochettes de son étrange chapeau. Timéo décida de l'ignorer, reprenant d'un pas décidé la route devant lui. Le bouffon s'amusa à l'imiter, exagérant sa démarche voûtée et abattue. De temps en temps, il lui faisait des pied-de-nez et effectuait des cabrioles plus ridicules les unes que les autres.

Timéo pensa : « espèce d'idiot, si tu savais combien je peux être indifférent, lorsque je me sens importuné. » Le Fou qui lui emboîtait le pas, dit tout haut « infortuné tu veux dire »

L'empereur ahuri, autant qu'agacé, lui répondit : « tu lis dans les pensées ? »

« Je ris avec les pan-fées, si elles sont de tête et d'épée »

« De cape et d'épée on dit ! » se surprit à objecter Timéo.

« N'importe quoi ! Mais je suis en train de dire n'importe quoi, à un n'importe qui » et c'est ainsi, que la journée durant, ils continuèrent à se tenir un dialogue de sourds, où les propos, étaient tous loups, phoques et compagnie. Quand le jour s'acheva, le bouffon se planta devant lui et dit « es-tu doué lent peur d'heure ? »

Timéo, éreinté, de ces jeux de mots à deux balles de jongleur, lui cracha au visage : « FOU moi la paix ! ». La tête de linotte devant lui, commença une étrange grimace en forme de « S », roula sept fois les yeux dans leurs orbites, pour finalement gratter sa barbe et retrouver un visage entièrement statique. Le temps passa...

« Ben alors ? » lui lança Timéo. « Où sont passées tes répliques à la bois d'Armant ? » « Plus de jeux démo en stock ? » « Tu... » « STOP ! » Lui intima le Fou. « A l'école des fous du 1^{er} Franc-Bois, veux-tu concourir pour le poste de musicien du roi ? »

« Je suis Empereur, je ne peux être employé à jouer pour un roi. » Mais aussi soudainement qu'il avait parlé, et au regard de sa situation, il se ressaisit et lâcha dans un long soupir : « d'accord, j'accepte d'aller me ridiculiser auprès de ton roi ».

« Alors suis-moi » lui proposa le bouffon.

« Ah ! La seule phrase sensée qu'il ait dite en une journée » pensa tout bas, Timéo.

Ils marchèrent jusqu'à une auberge, où semblait régner une ambiance chaleureuse et animée. Lorsqu'ils pénétrèrent le lieu, ils trouvèrent à l'intérieur, une bande de joyeux drilles attablée, parlant haut et fort, riant à gorge déployée. Le Fou fit asseoir Timéo près de l'âtre et lui-même, se rendit à la table des joyeux lurons. Il sortit de sa besace une crécelle qu'il fit fonctionner, ce qui eut pour effet d'imposer le silence à ses comparses.

« Hé ho les allumés ! Ce soir un an de peur est à l'heure pour nous rencontrer » leur dit-il.

Timéo qui n'en était plus à sa première humiliation, hocha la tête en direction de l'assemblée. Tour à tour, les convives le dévisagèrent, et un grand escogriffe, se leva rapidement pour dire « pourquoi nous amener cet hère aussi peu enjoué ? »

« Pitre ! Fichtre, a-t-il un titre ? » Renchérit un petit homme aussi rond qu'un ballon.

« Empereur, je suis un empereur » répliqua Timéo, très heureux de pouvoir enfin décliner son titre. Alors, tous partirent à rire, la réponse leur paraissant des plus grotesques. Timéo s'emporta, « ne vous fiez pas à l'apparence, je suis réellement empereur. Mon empire est Frégos et là-bas, je règne sur un trône doré »

Le Fou qui l'avait introduit auprès de sa confrérie, sembla affligé. Il l'arrêta d'un geste. « Saperlipopette ! Aurais-je ce matin mes amis, commis un impair, en portant auprès de vous cette lampe d'erreur ? Ah ! Triste sort, si de lui rien ne sort » déclama-t-il.

« Allez ne t'en fais pas va, car jus des cieux tu sais être, je suis donc sûr que très or il est » dit compatissant un troubadour au costume bariolé.

Timéo ne comprenait rien à ce qui s'échangeait et, redoutant une nouvelle logorrhée, intervint dans ce dialogue de fous : « je vous en prie, je suis perdu. Et votre association de doux dingues, me semble des plus amicales. M'accepteriez-vous au moins pour la nuit ? » Après moult tirades incompréhensibles, ils acceptèrent de lui faire une place au sein de leur communauté. La soirée se termina, rythmée de récits plus improbables les uns que les autres et vers minuit, la joyeuse troupe se dirigea vers la chambrée. Le Fou invita Timéo à partager la sienne, car elle ne comportait que deux lits.

Au matin, il lui proposa quelques vêtements et lui exposa son projet de « guitariste du roi ». Cela consistait à concourir deux jours plus tard, en une épreuve de musique où, le meilleur interprète, serait retenu par le roi, pour charmer son oreille musicale. Le Fou lui expliqua que son roi, ne supportait aucune fausse note et faisait couper la tête de quiconque, avait le malheur de le blesser d'un couac. C'est ce qui était d'ailleurs arrivé, au précédent maître de musique, qui, par orgueil et habitude, s'était laissé endormir par la routine. Le Fou tendit à Timéo une très belle guitare faite de bois rose, et celui-ci la prit avec joie, car il avait une réelle passion pour la musique, et particulièrement pour cet instrument.

Il ne résista pas au plaisir de laisser courir ses doigts sur les cordes. Il joua pour son compagnon, un petit air qu'autrefois, il avait assidûment appris chez le digne Antonius Darius. Pourquoi avait-il arrêté de jouer ? Il ne le savait plus, il ne se rappelait pas, cela s'était fait sans qu'il n'y prête attention. Quand il eut fini, il s'aperçut que le Fou était en train de faire une grimace et celle-ci le déconcerta.

« Que se passe-t-il ? Certes, mes doigts sont un peu engourdis, mais après tant d'années, c'est normal. Il me suffira simplement de les entraîner » dit Timéo hésitant.

« Des accords en tout genre ne peuvent que nuire à la mélodie. Des phalanges à faire geindre un bout de bois, je te prie Empeurpeur, d'exercer rapidement tes deux mains. Que mon amie, ne souffre plus sous tes doigts et que tu saches puiser dans sa beauté, l'âme que tu as égarée. Si tu sais communiquer avec Divine, elle te livrera des secrets que tu ne sais plus trouver » Sur ce, le Fou quitta la pièce.

Timéo commença alors timidement, à jouer de la Divine. Il lui donna en offrande, les plus beaux airs de son empire. Il s'attela la journée entière : à exercer son doigté, à positionner ses mains correctement, à appliquer méticuleusement sur les cordes, les accords qu'il connaissait. En fin d'après-midi, quand le Fou rentra, Timéo proposa fièrement de lui jouer un morceau sur lequel, il n'y avait aucun doute, il ne commettrait de faux accords.

Lorsqu'il acheva la pièce, le Fou sembla pris de convulsions et, mimant la douleur, mit ses mains sur les oreilles. Timéo très vexé, posa la guitare contre le mur. En marmonnant des insultes, il s'en alla prendre l'air ailleurs.

Le lendemain matin, le Fou l'ignora allègrement et lorsqu'il se trouva sur le pas de la porte, il lui lança : « c'est ton ultime tome Tim ! Demain ce sera trop tard » et il partit.

Le premier réflexe de Timéo, fut de vouloir quitter ce monde de fous, qui commençait à sincèrement lui hérissier le poil. De surcroît, il ne supportait pas l'injustice d'une critique, lorsqu'il savait avoir été studieux et consciencieux. Toutes ces heures d'entraînement la veille, l'avait conduit à produire un son net avec une harmonie parfaite, de cela, il en était convaincu.

Avant de partir, il regarda une dernière fois la Divine et celle-ci, par la beauté de ses courbes, sembla lui murmurer : « oublie d'être méthodique, devient mélodique ». Il se ressaisit et pieusement la prit dans ses bras, cala son genou, et commença à jouer. Il entreprit le répertoire classique, qu'il répéta inlassablement jusqu'à faire corps avec l'instrument. Il se laissa guider et lentement s'effaça, s'abandonnant à la voix grave et frémissante de la guitare. Elle lui parlait, il répondait ; c'est ainsi que s'instaura peu à peu, un langage entre eux deux. Lorsqu'ils parvinrent à l'apogée de leur conversation, Timéo comprit pourquoi, on l'appelait *Divine*. Exténué, les doigts endoloris d'avoir tant appris, il s'effondra sur son lit.

Lorsque le lendemain, il arriva devant le château accompagné du Fou et de sa compagnie, il était serein. Une foule bigarrée se pressait aux portes de la façade Est, mêlant les chevaliers aux manants, les animaux et carrioles aux destriers.

Chacun voulait sa place au grand tournoi, d'autant plus que cette année, avant l'ouverture du grand banquet, le roi allait choisir son nouveau maître de musique. Tous se délectaient par avance, de la jolie décapitation, à laquelle ils pourraient assister le soir même, lorsque les candidats au poste de *Grand Accordeur du Roi*, échoueraient.

Quand Timeo et ses camarades purent atteindre le lieu des festivités, la Seigneurie était déjà présente. Notamment les Dames qui, coiffées de leurs hennins, se plaisaient à regarder s'affronter sous leurs yeux des chevaliers en armures flamboyantes. Ils profitaient de cette joute équestre pour déployer devant leurs yeux enchantés, dextérité et art de la guerre.

Le Fou qui était parti se renseigner, revînt pour informer Timéo, qu'il entrerait en scène accompagné de Divine, après le tournoi de tir à l'arc et juste avant le grand banquet. Cela lui laissait donc deux bonnes heures pour déambuler au milieu de la foule. C'était étrange, après toute cette solitude, de se trouver plongé au cœur même de la multitude. Vêtu, lavé et repus, personne désormais ne se détournait de lui ; cependant, Timéo n'était plus dupe, car il était conscient que du roi au paria, on pouvait facilement franchir le pas.

Les heures passant, lorsque retentirent les trompettes qui annonçaient la fin du tournoi, Timéo se dirigea vers la Cour d'Honneur du château, où se déroulerait l'épreuve de musique. Derrière une lourde tenture pourpre qu'il souleva subrepticement, il put observer la salle où se tiendrait l'auditoire.

De grandes tables étaient dressées et un peu à part, sous un dais, se tenait la table d'honneur. Un ballet de serveurs, panetiers, échantons, fruitiers, et maîtres d'hôtel, s'éparpilla à l'entrée de la Cour. Lorsque le roi, les dames, la noblesse et la chevalerie se furent installés, le héraut s'avança et proclama : « La guitare d'un seul candidat, ou la vie perdra ».

Timéo passa à travers le rideau et chuchota au bois de sa guitare, quelque chose qui resta inaudible pour le reste de l'assemblée. Il commença à faire courir ses doigts sur les cordes et laissa entrer un son grave et sourd, qui donna l'impression que l'orage approchait. Il enchaîna sur une montée de gammes, qui ne laissa aucun doute sur la pluie qui tombait.

Puis, s'ensuivirent diverses mélodies, tant joyeuses que mélancoliques, qui suscitèrent les larmes aux yeux des belles. La diversité du répertoire était telle, qu'elle pouvait toucher ou révolter l'âme de chacun. Toutes les sensations étaient retranscrites à travers la mélodie ; ce musicien parlait un langage inconnu, que seul l'instrument pouvait interpréter, mais que tous pouvaient ressentir.

Nul ne saura jamais combien de temps dura la magie de ce moment, mais à l'issue de la prestation, le roi empli d'émotion se leva et dit : « demande moi ce que tu veux ménestrel et je te l'accorderai ».

Timéo, cligna humblement des yeux et donna en réponse au roi, ces quelques mots : « rentrer chez moi ».

Le roi bien qu'étonné de cette requête, accorda, comme promis à celui qui venait de le bouleverser, de pouvoir rejoindre sa demeure. Quand Timéo fit connaître au grand chancelier son nom et le nom de son empire, celui-ci en resta coi. Il avait effectivement entendu parler d'une contrée lointaine, où un empereur avait disparu depuis plus d'une année.

Il envoya sur le champ un coursier, porter la bonne nouvelle aux responsables de l'empire de Frégos, puis invita l'empereur, à rejoindre la table du roi. Timéo hésita un instant, mais il savait que le Fou et sa joyeuse compagnie, l'attendait dans une autre salle du château. Là, manants et ménestrels étaient regroupés pour le banquet, il déclina donc poliment l'invitation du chancelier et rejoignit ses amis.

Au petit matin, dans la cour du château, on lui octroya un destrier, ainsi qu'une garde rapprochée de quatre hommes, pour qu'il puisse rejoindre sans tarder son empire. Il remercia ses hôtes et après avoir longuement serré le Fou dans ses bras, et échangé avec lui quelques propos abracadabrants, il prit le chemin du retour.

Le chancelier avait tout organisé pour que le voyage de Timéo soit facilité. Aussi, chaque soir, il trouvait le gîte et tous les deux jours à l'aube, un cheval frais l'attendait aux écuries des auberges. Sa chevauchée dura un mois et demi pendant lequel, il rencontra, une fois, des bandits de grand chemin.

Il sentait approché le jour, où il allait entrer en son empire de Frégos, une sorte de chimie dans l'air le laissait présager. Lorsqu'une fin d'après-midi, il vit avancer sur la route trois cavaliers, d'un ton las il se dit : « Grrre ! » Que sont ces nobles ? ». Il était exténué et ne se sentait pas le courage de s'embarrasser des formalités d'usage. Mais au fur et à mesure que ceux-ci avançaient, il reconnut ses conseillers : Mérons Odevir et Sairon. Ils avaient un peu vieilli, comme lui-même, sans doute.

Le premier arrivé à sa rencontre, fut Odevir. Il commença à parler rapidement et frénétiquement, coupé par Mérons, qui expliqua, qu'à la suite du message reçu du royaume des Braises, il avait tout mis en œuvre, pour que l'empire de Frégos accueille comme il se devait, son Empereur.

Odevir, irrité par l'impudence de son homologue, reprit la parole. Il informa l'empereur que durant son absence, de plus d'un an, chacun avait travaillé à sa recherche et chaque sujet suivaient à la lettre les règles de Frégos. Il en avait même dicté de nouvelles qui.... Timéo interrompit lui aussi Odevir. En effet, il avait oublié, combien il pouvait être fatigant à écouter. Alors qu'il saluait ses conseillers, il remarqua que Sairon, pour sa part, le fixait sans rien dire.

« A quoi songes-tu, Sairon ? » lui dit-il.

« Pourquoi reviens-tu Empereur ? As-tu vaincu toutes tes peurs ? »

« Je reviens, Sairon, car je n'ai confiance qu'en l'or de mon empire ».

« Il t'attend Empereur, aucune crainte qu'il ne se soit volatilisé. Sans toi, il n'est que plomb ».

«Alors n'attendons plus, allons le rejoindre au plus vite.» répliqua sèchement Timéo en éperonnant son cheval.

L'empire de Frégos, connu trois jours et trois nuits de liesse. Une fête *des Innocents* improvisée et une journée extraordinaire de la *Contestation*, furent même autorisées. Odevir en était vert de colère, mais Frégos ayant retrouvé son empereur, il dut convenir que la gouvernance n'était plus entre ses mains.

Mérons ne s'inquiétait pas outre mesure, il savait par expérience, que tout rentrerait dans l'ordre sous peu. L'Empereur retournerait immanquablement s'asseoir sur son trône carré et le peuple, continuerait à l'acclamer. Seul Sairon semblait morose depuis que Timéo était de retour. Il s'en allait de plus en plus souvent dans le jardin, à l'arrière du palais, avec pour seule compagnie, sa canne noueuse.

Un jour, Timéo le rejoignit, car il ne comprenait pas que son fidèle compagnon, s'éloigne ainsi de lui. Sairon assis sur un banc de granit rose et enveloppé d'une grande cape, avait l'air absent. Il paraissait absorbé par le tourbillon des feuilles mortes tombant tout autour de lui.

« Que fais-tu Sairon ? » lui dit aimablement Timéo.

« Je médite » répondit Sairon.

« A quoi donc mon ami ? » demanda Timéo, la gorge nouée.

« Je médite sur ton retour, Empereur » répondit sobrement Sairon.

« Ah ! Mais en quoi donc mon retour, peut-il être sujet à réflexion ? » S'étonna Timéo.

« Tout ce chemin Empereur »

« Oui et alors ? »

« A l'or, voilà ce à quoi tu te réduis encore aujourd'hui »

« C'est mon choix Sairon, peux-tu accepter cela ? Si tu m'aimes, acceptes que ce choix n'aille pas dans ton sens »

« T'aimer Timéo ? Tu ne peux en douter, telle est ma raison d'être. C'est que... » Sairon détourna son regard.

« Finis donc ta phrase bienveillant conseillé »

« Je suis las Timéo »

« Sairon s'il te plait, souviens toi cette phrase que tu m'as enseignée il y a fort longtemps. Elle te venait d'un autre empereur si je ne m'abuse. Cela disait - Que la force me soit donnée de supporter ce qui ne peut être changé et le courage de changer ce qui peut l'être, mais aussi, la sagesse de distinguer l'un de l'autre – Aujourd'hui, j'ai enfin compris sa signification et ceci, grâce au chemin que j'ai dû emprunter pendant cette année loin de tout »

Le visage de Sairon s'éclaira et un sourire radieux, accompagna la larme qui glissa de ses yeux.

« Que vas-tu faire désormais, Empereur ? »

« Protéger l'or, car ma vie est ainsi dictée. Cependant, je ne peux désormais porter plus longtemps, le voile de l'ignorance ; si je le laissais retomber, assurément, je serai à jamais perdu ».

Sur ces paroles, il quitta Sairon, ainsi que le jardin, pour entrer dans son palais. Après avoir fanchi un long couloir austère, il pénétra enfin, dans un petit salon bleu, où il aimait désormais se réfugier, pour contempler de longues heures, un modeste tableau où brillaient les Pléiades.

Fin